

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

NOUVELLES

AP21

N8

per. 12

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

JANVIER

4eme Volume, 1ere Livraison

REVUE PUBLIÉE À OTTAWA

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, MONTRÉAL.

1885

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

- 1o. Bonne et heureuse - - - - - A. BUIES
- 2o. Sonnet (1884) - - - - - M. J. A. POISSON
- 3o. Souvenirs de Québec - - - - - LOUIS-H. TACHÉ
- 4o. La Statue de Cartier (poésie) - P. J. UBALDE BAUDRY
- 5o. Le Comte Tolstoï - - - - - VICTOR DU BLED
- 6o. Le paysan (poésie) - - - - - EUDORE EVANTUREL
- 7o. La pêche aux Marsouins - - - FOURBIN-ESCANDE
- 8o. Regardons au-dessous de nous - NAPOLEON LEGENDRE
- 9o. Madagascar - - - - - CHARLES CHAMPAGNE
- 10o. A une jeune fille (poésie) - - O. CRÉMAZIE.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

| | |
|---|------------|
| Abonnement - - - - - | \$3.00 |
| Edition populaire, payable d'avance - - - | 1.00 |
| La livraison - - - - - | 10 centins |

DIRECTEUR-GÉRANT :

M. LOUIS-H. TACHÉ,

DÉPT DU SÉCR. D'ÉTAT, OTTAWA.

AGENCES :

QUÉBEC : MM. L. J. DEMERS ET FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

MONTREAL : M. ALEX. M. ROLLAND,

189, rue Bleury.

Agent-général pour la Province de Québec :

M. ERNEST CLÉMENT, 247, rue Dorchester, Montréal.

Les correspondances pour la rédaction, les remises de fonds et les livraisons refusées de la revue devront être adressées au Directeur.

STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,
Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

PROVINCE DU CANADA.

| | \$ | c. | | \$ | c. |
|------------------------------|----|----|--------------------------------|----|----|
| Statuts Refondus H. C..... | 3 | 25 | Code Civil..... | 1 | 00 |
| “ “ B. C..... | 3 | 25 | Lois Criminelles on 1 vol..... | 1 | 80 |
| Code de Procédure Civil..... | 1 | 50 | Ordres en Conseil, à 1871..... | 1 | 25 |

PUISSANCE DU CANADA.

| Vic. | | \$ | c. | Vic. | | \$ | c. |
|-------|----------------------|----|----|------|-----------------------------|----|----|
| 32&33 | Statuts de 1869..... | 1 | 50 | 42 | Statuts de 1879, Vol. I.... | 1 | 25 |
| 33 | “ 1870..... | 0 | 80 | “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 10 |
| 34 | “ 1871..... | 0 | 80 | “ | “ “ Vols I, II | 1 | 50 |
| 35 | “ 1872..... | 2 | 00 | “ | “ 1880, Vol. I.... | 1 | 25 |
| 36 | “ 1873..... | 1 | 60 | “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 50 |
| 37 | “ 1874..... | 1 | 13 | “ | “ “ Vols I, II | 1 | 60 |
| 38 | “ 1875, Vol. I.... | 1 | 50 | 44 | “ 1881, Vol. I.... | 0 | 80 |
| “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 80 | “ | “ “ Vol. II. . | 0 | 60 |
| 39 | “ 1876, Vol. I.... | 0 | 80 | “ | “ “ Vols I, II | 1 | 25 |
| “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 80 | 15 | “ 1882, Vol. I.... | 1 | 00 |
| “ | “ “ Vols I, II | 1 | 50 | “ | “ “ Vol. II.... | 1 | 00 |
| 40 | “ 1877, Vol. I.... | 1 | 00 | “ | “ “ Vols I, II | 2 | 00 |
| “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 60 | 16 | “ 1883, Vol. I.... | 1 | 60 |
| “ | “ “ Vols I, II | 1 | 50 | “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 60 |
| 41 | “ 1878, Vol. I.... | 0 | 80 | “ | “ “ Vols I, II | 2 | 00 |
| “ | “ “ Vol. II.... | 0 | 35 | | | | |
| “ | “ “ Vols I, II | 1 | 00 | | | | |

AUX ABONNÉS

Avec nos souhaits de bonne année, nous adressons la livraison de Janvier à nos souscripteurs et nous espérons qu'ils voudront nous continuer leur bienveillant encouragement.

Sur réception, avant le 5 Février prochain, par lettre enregistrée, de \$1.00 pour abonnement de 1885, nous enverrons EN PRIME un superbe portrait-chrono du très honorable SIR JOHN A. MACDONALD, dans son uniforme de Grand-Croix de l'Ordre du Bain. Ce portrait qui est d'une dimension de 15 pouces par 10, a une grande valeur comme œuvre d'art.

Les "NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES" en sont rendues à leur quatrième année d'existence, et elles sont aujourd'hui la seule revue littéraire exclusivement nationale que nous ayons. A ce titre d'abord, et comme œuvre littéraire ensuite, elles devront recevoir un cordial accueil dans le public, comme par le passé.

Toutefois ceux de nos abonnés qui ne pourraient continuer à les recevoir, voudront bien *renvoyer cette livraison* avec le mot *Refusée*.

LOUIS-H. TACHÉ,
Dépt. du Secrétaire d'État,
OTTAWA.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“ Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

QUATRIÈME VOLUME



MONTREAL
TYP. IMPRIMERIE GÉNÉRALE

1885

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1^{ER} JANVIER 1882 A QUÉBEC ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS-H. TACHÉ

Droits de reproduction réservés.

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

BONNE ET HEUREUSE

— 1885 —

C'est encore moi qui vais vous souhaiter la "bonne année," chères *Soirées Canadiennes* dont je fus le premier à saluer l'aurore, et dont, bien sûr, je ne verrai jamais le couchant. Vous m'étiez apparues, à cette même date, il y a trois ans déjà, comme le rayon matinal qui perce à travers le rideau discret de l'alcôve, nouvelle illusion succédant à toutes celles qui s'enfuyaient comme des essaims éplorés, pendant que vous, souriantes et folâtres, vous veniez secouer mes paupières indécises. Ma bouche a murmuré pour vous les premiers souhaits, et je vous ai tenues sur les fonds baptismaux, parrain quelque peu d'aventure qui ne se doutait pas qu'un nouveau-né pût vivre longtemps sous de pareils auspices; et, maintenant, vous apparaissez pleines de vigueur et de promesses; vous avez traversé toutes les crises de l'enfance et vous avez pris rang parmi les revues consacrées, parmi les choses établies, vous le produit éphémère d'une conception fortuite, germe subitement éclos qui ne devait pas voir la fin du jour.

Salut, mesdemoiselles. Puisque vous avez pris la peine de grandir, vous allez maintenant entrer dans le monde pour y faire figure, y jouer un rôle, y vivre de votre vie propre. Je crains de soulever tant soit peu devant vous le rideau derrière lequel s'agitent toutes les passions humaines, scène toujours diverse et toujours la même, toujours nouvelle quoique silhoumée en tous sens, où l'on croit passer le premier dans des chemins que l'homme parcourt depuis qu'il existe et où il n'a pu trouver encore autre chose, comme dit le poète,

“ Que de craindre toujours et toujours espérer. ”

Vous aurez des adulateurs et des envieux, certains abononnés grincheux, incontentables, prenant prétexte de tout, hérissés sur les peccadilles ; cela, c'est du lieu commun. Toutes les publications comptent des abononnés qui croient qu'elles ne sont faites que pour servir leurs vues étroites, leurs préjugés grotesques et leurs ombrageux instincts. Ceux-là sonnent l'alarme à la moindre phrase et se signent avec éclat devant une petite variété tant soit peu pimpante et libre d'allures ; ils font semblant de vous tolérer jusqu'à ce que leur abonnement expire, parce qu'ils veulent “ en avoir pour leur argent, ” même lorsqu'ils n'ont rien payé, ou bien ils se désabonnent avec un fracas d'avertissements et un croassement de remontrances qui épouvantent votre ingénuité et vous la montrent elle-même comme un piège rempli d'horreurs et de périls. Mais n'en ayez souci ; cette petite espèce du public est ennuyeuse, intolérable encore plus qu'intolérante, mais elle n'est pas dangereuse ; on a beau vouloir imposer aux Canadiens-Français des habitudes et des manières anglaises, des dimanches protestants et une austérité de surface, semblable à la queue épilée et rugueuse du castor, notre vieil esprit gaulois ne s'y laisse pas entamer et il fait justice par l'indifférence ou le ridicule des sermonneurs prétentieux et intraitables qui regardent le genre humain tout entier comme une bête malfaisante, et voudraient l'enfermer dans la lettre inflexible et dans des préceptes aigus, comme dans une cage hérissée de clous à l'intérieur.

Je ne dirai pas que vous arrivez dans des temps difficiles, et que le succès durable se fera longtemps attendre. Tous les temps sont difficiles — ce n'est pas d'hier que nous habitons une vallée de larmes — et le succès n'est jamais que la récompense des vaillants et des persévérants. Je ne parle pas de ce succès vulgaire que l'audace ou la fortune violentent ; mais je parle du succès mérité et qui ne s'obtient qu'à la longue, comme les grandes œuvres ne sont que le résultat de la volonté éclairée et du génie patient. Que vous importent les retards et la lenteur de toutes les choses d'ici-bas ? Vous êtes à peine sorties de l'enfance et vous avez le temps devant vous : il en coûte bien plus d'efforts et de ténacité pour arriver à s'asseoir que pour garder son siège une fois qu'on est dessus. C'est pendant que vous êtes dans toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse que vous avez à faire cette lutte ; vous êtes bien heureuses ! Combien de revues avant vous n'ont pu atteindre le terme du premier abonnement, et combien d'autres se sont traînées d'année en année dans les lisières de *l'encouragement*, nourries d'une pitance toujours incertaine et n'ayant d'autres lendemains que ceux des échéances invariablement renouvelées !

Le passé de la presse canadienne a été, jusqu'à ces années dernières, un passé de sacrifice, d'abnégation, et de crises périodiques dont elle ne sortait que par de nouvelles saignées pratiquées à tous ses membres, et cela non pas seulement pour ceux qui en faisaient partie, mais encore pour tous ceux qui y tenaient par les liens de parti, par la communion des idées et la solidarité des principes. Pas un journal qui vécut de ses propres ressources, des commandes qu'il remplissait ; pas un qui s'adressât au public proprement dit, mais uniquement à des partisans ; le public liseur était encore à créer, et l'annonce, ce champignon nutritif qui envahit de plus en plus les colonnes du journalisme moderne, n'était encore qu'un rudiment de racine informe. On était tellement habitué à ne pas voir dans un journal une exploitation comme une autre, une affaire comportant dividendes et bénéfices, que la

plupart des abonnés ne payaient point leur abonnement, en sorte que toutes les dépenses et toutes les charges retombaient sur les principaux du parti qui se ruinaient à ce métier de dupes patriotiques. Il y avait des fidèles qui recevaient un journal pendant dix ans, parce qu'il était leur organe, se plaignaient amèrement quand il leur manquait un numéro et ne lui envoyaient jamais un centim, mais s'obstinaient à "l'encourager." Aussi, combien de journaux, accablés "d'encouragements," ont fini par succomber, en laissant tout un parti dans le désarroi et ses chefs aux abois ! Rares sont ceux qui ont survécu aux tempêtes politiques, et cela encore grâce à d'exubérantes années de patronage officiel qui leur ont permis de traverser plus tard de mauvais jours ! On n'en compte guère que trois, le *Canadien*, le *Journal de Québec* et la *Minerve*. En revanche, que d'hécatombes ! Mais les conditions du journalisme moderne sont devenues tout autres avec l'édition quotidienne à un ou deux centins, avec la pluie des annonces, avec la multiplicité des dépôts, la vulgarisation à outrance, le nombre des lecteurs décuplé et la disparition plus ou moins complète de l'abonnement. Aujourd'hui, la presse française du Canada, devenue enfin une exploitation régulière et conduite comme une affaire en partie double, non seulement rivalise avec la presse anglaise, mais lui est même supérieure sous plusieurs rapports. Elle abonde en variétés instructives et intéressantes qui forment un menu hebdomadaire capable de nourrir les esprits les plus cultivés et les plus exigeants ; elle a ouvert à la publicité une ère nouvelle, développé étonnamment le goût de la lecture et préparé l'avènement des "Nouvelles Soirées Canadiennes" qui n'ont plus qu'à voguer sur un vaste fleuve dont chaque écueil porte un phare.

Le rôle que les *Soirées Canadiennes* auront à jouer dans le mouvement intellectuel qui s'accuse de plus en plus sera de personnifier une littérature essentiellement nationale, s'inspirant du sol canadien, de la nature, de la physionomie, des mœurs et des idées canadiennes.—On ne saurait trop insister là-dessus pour que les productions de nos rares écrivains

aient une saveur particulière et soient lues par l'étranger qui y cherchera avant tout à connaître ce que nous sommes et à étudier les caractères de notre race.—Voyez ; la matière est abondante et féconde. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et à puiser à pleines mains. Nul pays ne se prête mieux que le nôtre aux grandes inspirations, à une littérature fortement nourrie et puissamment originale. Ne demandons à la vieille Europe que son expérience et ses modèles ; quant au reste, prenons-le chez nous. Formons-nous aux grandes conceptions par le spectacle d'une grande nature ; nous y trouverons des richesses à peine effleurées par quelques mains encore inhabiles, des sujets inépuisables qui ne demanderont que peu d'efforts à notre imagination et lui offriront des champs absolument vierges. Enfin, créons, créons une littérature vraiment indigène, qui soit l'expression de nous-mêmes, de nos types particuliers, de notre genre de vie, de tout ce que notre histoire et nos conditions actuelles peuvent offrir d'aliments à l'imagination créatrice ; cela vaudra mieux que les calques démodés et les imitations stériles auxquels nous nous sommes trop abandonnés jusqu'à présent. Rajouissons le génie de la France dans des pages canadiennes et que les *Soirées* deviennent les dépositaires de nos inspirations. Elles ont été créées pour cela et elles attendent nos chefs-d'œuvre. C'est l'année 1885 qui les verra éclore, et nous sommes certain que nul souhait ne sera mieux réalisé.

Longue vie aux *Nouvelles Soirées Canadiennes* !

A. BUIES

SONNET

— 1884 —

De l'an nouveau l'heure est sonnée !
Qui nous dira pourquoi le Temps
Dans sa course désordonnée
Nous emporte tout palpitants ?

De l'homme étrange destinée !
De la vie, ô trop courts instants !
Vers combien de jours de l'année
Reviennent nos cœurs inconstants ?

Pour moi deux dates, l'une sombre,
L'autre riante, percent l'ombre
Où git l'an si vite envolé.

Votre souvenir a des charmes :
Tombe qui fis couler mes larmes,
Et berceau qui m'as consolé !

M. J. A. POISSON.

Arthabaska, 1er janvier 1885.

SOUVENIRS DE QUÉBEC

C'est en octobre 1881 que fut établi, sur la rue de la Fabrique, à l'endroit où sont actuellement les vastes ateliers du *Canadien* et de *l'Événement*, le Club de Québec, dont le souvenir restera longtemps gravé dans nos mémoires.

Dès son origine, ce club devint le rendez-vous des jeunes gens de la capitale. Jamais les murs de l'antique cité française n'avaient renfermé un aussi grand nombre de travailleurs ardents et de joyeux compagnons. Sur le flanc du vieux rocher grandissait alors toute une génération, née dans les temps de paix qui suivirent l'Union et élevée au milieu du mouvement de rénovation qui vit éclore sous un souffle passionné ces premières œuvres, si belles et patriotiques, qui furent la base de notre littérature nationale. Les Arts, les Lettres, les affaires, la politique semblaient prendre leur essor vers des sphères plus élevées. Il y avait comme de l'entraînement sous l'impulsion de cette jeunesse enthousiaste, qui, à travers les émotions du travail, de l'ambition et des espérances les plus audacieuses, jetait à tous les hasards de la vie ses amours et ses chansons.

L'Institut Canadien avait chaque semaine des séances littéraires où l'on avait peine à assister, tant la foule était grande, tandis que l'Université Laval rivalisait avec lui pour l'éloquence de ses conférenciers et le succès de ses réunions. Le Cercle Catholique, l'Union Commerciale et d'autres sociétés religieuses, scientifiques ou littéraires marchaient hardiment sur leurs traces. Le Septuor Haydn tenait tout Québec sous le charme, et faisait entendre des mélodies inconnues jusqu'alors, dans des concerts que n'eussent pas dédaignés les dilettanti des vieux pays d'Europe. Des études scientifiques, des productions poétiques révélant de nouveaux favoris des muses, des travaux littéraires considérables

se succédaient dans le public. Les hommes de la politique se mêlaient au mouvement en lui donnant un généreux encouragement, et le bruit de ce réveil général, se répandant d'un bout du pays à l'autre, fécondait la semence jetée dans une terre prête à la recevoir.

Le Club de Québec était alors le foyer de la jeunesse québécoise, foyer où venait se reposer l'esprit, où s'alimentaient les imaginations, où se faisaient les confidences de l'amitié, où la fatigue disparaissait devant la plus franche gaieté. A la sortie du bureau on y allait ; la veillée s'y passait, la nuit souvent, et si le corps se révoltait parfois, personne n'en était moins bien disposé le lendemain à reprendre le travail quotidien, où chacun puisait pour l'avenir sans presque y songer, prêt à recommencer le soir la même vie, les mêmes plaisirs, les mêmes folies. Les mères qui voyaient leurs fils aux heures des repas et qui les entendaient rentrer tard dans la nuit, avaient pris le club en aversion ; ce n'était que justice, mais il était curieux de voir comme la fidélité au rendez-vous de chaque soir devenait de plus en plus rigoureuse et s'accroissait en raison du mal qu'on en disait.

Le Club comptait parmi ses membres toute la bohème littéraire et même des hommes de Lettres posés. Buies n'en sortait que pour aller chez son imprimeur le jour et chez lui, à sa jolie résidence de la Grande-Allée, la nuit. Dunn et Faucher de St-Maurice désertaient fréquemment le rigide Club de Garrison pour nous faire de longues visites, Legendre venait y fumer la cigarette à la veillée, Marmette y bâtissait quelque roman encore à venir, Montpetit, pendant ses courts séjours à Québec, en faisait son centre de ralliement, Bédard (T. P. s'il vous plaît) y trouvait l'absynthe délicieuse et tous témoignaient de leur attachement au club en y multipliant leurs visites. Parmi les jeunes, Chapais nous causait littérature, Evanturel se désolait à l'idée de nous quitter bientôt, et Prendergast s'inspirait pour quelque poésie nouvelle que, dans la nuit, seul devant sa lumière, il couchait sur le papier et qu'il disait plus tard à ses intimes et rares confidents.

Eh bien ! c'est là, au milieu de cette foule toujours agitée et bruyante, en apparence plus apte aux plaisirs qu'aux travaux sérieux, que naquirent bien des projets, que s'éveillèrent bien des ambitions, que furent jetées les bases de bien des entreprises fécondes, aujourd'hui réalisées. Parmi ces dernières, nous trouvons les *Nouvelles Soirées Canadiennes* qui n'existeraient pas sans les enthousiasmes d'alors, et que les désappointements, le travail ardu, voire même les sacrifices pécuniaires considérables, n'ont pu faire disparaître jusqu'à l'heure où elles ont trouvé dans le public les éléments nécessaires à leur existence.

* * *

Décembre était venu, et avec lui ces rudes nuits d'hiver qui nous rémissent plus fidèlement au coin du feu et qui jettent sur les longues veillées de cette époque de l'année un cachet d'intimité plus profonde. — Le soir de la veille de Noël, nous attendions minuit pour aller au rendez-vous annuel dans la vieille Basilique saluer la venue de l'Enfant-Dieu et rajeunir nos cœurs aux harmonies toujours nouvelles des vieux cantiques. La réunion était complète au Club, mais aux amusements si bruyants d'habitude, avait fait place, une tranquillité mélancolique ; la conversation languissait, et chacun semblait absorbé par une même pensée.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Buies fit son entrée, majestueux comme d'ordinaire, et mêlant les frimas de sa fourrure à la blancheur précoce de ses cheveux. D'un coup d'œil, il embrassa le groupe, éclata de rire, et sans transition passant de cette gaieté à une gravité triste, il nous récita le "Pélican" des Nuits de Musset. Sa voix avait des vibrations métalliques, il appuyait longuement sur chaque mot, nous enivrant, de la beauté toute puissante de cette poésie divine. Quand il arriva aux derniers vers :

Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent les rivages,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu—

nous nous levâmes tous, et un tonnerre d'applaudissements éveilla les échos de la vieille maison.

L'entrain était revenu, la conversation roula naturellement un peu sur la littérature, et quelqu'un suggéra l'idée d'entreprendre encore une fois la publication d'une revue française à Québec. Il semblait y avoir une telle confiance dans la réussite de ce projet, que ce soir là même, deux de mes amis (*) et moi arrê tâmes tout le plan de l'entreprise. Il nous fallait un titre et nous crûmes devoir choisir celui de "Nouvelles Soirées Canadiennes" pour établir un lien de tradition entre les anciennes "Soirées," autrefois si populaires, avec leurs légendes et leurs contes du pays. Une heure après, nous annoncions notre décision, et nous recevions les félicitations cordiales et le sympathique encouragement de tous les membres du Club.

Voilà pourquoi nous rattachons le souvenir du Club de Québec à celui de la fondation de *Nouvelles Soirées* qui n'eussent peut-être jamais vu le jour sans nos réunions d'alors. Hélas ! que n'avons nous pu réaliser tous nos beaux projets, et trouver partout des âmes ardentes et des cœurs généreux comme ceux qui nous répondirent les premiers ?

Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'en songeant à trouver la matière de la première livraison, nous eûmes à subir notre premier désappointement. Après nous être adressés à tous nos écrivains, nous nous trouvâmes avec beaucoup d'adhésions, mais avec à peine trente-cinq pages de manuscrit quand il en fallait quarante huit. Routhier nous avait envoyé une poésie, Sulte une boutade en vers blancs et en prose, et nous avions arraché à Faucher de St-Maurice une conférence qu'il devait donner devant l'Institut la semaine suivante.

Buies nous avait promis un article, mais au jour dit il était

(*) M. Elzébert Roy, actuellement secrétaire particulier de Sir Hector Langevin, et M. Edmond Lortie, avocat de Québec.

en route pour Louiseville. Après trois dépêches pressantes, désespérées, sa réponse nous arrivait : Article envoyé. Le lendemain matin, le facteur nous apportait un article . . . de deux pages ! mais deux pages charmantes, où l'auteur avait mis toute son âme, tout son talent. Nous avons su depuis que cet article avait été écrit sur le coin d'un comptoir, au milieu d'un tapage infernal. Tant il est vrai que l'inspiration, cette vierge hautaine, ne dédaigne pas parfois de donner ses baisers à qui semble vouloir la repousser.

Il nous restait à trouver dix pages pour compléter la livraison de janvier. On nous conseilla d'aller voir Bédard que nous ne connaissions pas encore. Nous avons même commis le crime de n'avoir pas lu son livre . . . le titre nous échappe ! Voulut-il se venger ? c'est probable, car il ne consentit qu'à raison de dix dollars, payés comptant, à nous livrer la copie de quelques pages d'un manuscrit précieux—*Sur le mot " Habitant "* qu'il avait découvert au Secrétariat provincial.

Enfin le numéro-prospectus était complet et il sortait bientôt des ateliers de M. Delisle, dans une toilette et un luxe inaccoutumés. Québec répondit généreusement à notre attente, mais le reste du pays ne se prodigua guère. Était-ce la crainte de voir la nouvelle revue disparaître bientôt ? Nous le croyons, car après trois ans, nous avons trouvé dans l'encouragement général, l'assurance indiscutable de l'existence à venir des *Nouvelles Soirées Canadiennes*.

* * *

Nous commençons avec ces pages la quatrième année des *Nouvelles Soirées Canadiennes*. C'est en songeant au passé que l'idée nous est venue de rappeler l'époque de leur fondation et de jeter un coup d'œil sur le travail accompli.

Pendant les trois dernières années, avons nous fidèlement suivi le programme que nous nous étions tracé ? C'est au public de répondre, mais de notre côté, nous avons la satisfaction d'avoir fait pour le mieux. Il faut y passer pour savoir

quelles difficultés l'on rencontre à trouver de la copie, à obtenir une collaboration régulière dans ce pays. Après avoir travaillé sans relâche, nous espérons avoir fait ce que d'autres eussent pu faire et de n'avoir pas été sans utilité pour notre littérature.

Un de nos collaborateurs nous écrivait dernièrement : " J'ai revu les trois premiers volumes de votre revue. En somme, le résultat est satisfaisant, mais il prouve que le côté sérieux n'existe pas chez nos écrivains." Cette observation a du vrai, mais nous voulons faire en sorte que l'avenir corrige le passé, en ce qui regarde les *Nouvelles Soirées*. Chaque jour nous apporte une expérience nouvelle, et ce n'est qu'avec du temps que nous pourrons arriver à combler toutes les lacunes.

Si faible qu'il puisse être, nous ne pouvons contempler sans satisfaction le résultat obtenu. Si nous y trouvons la trace de bien des sacrifices, de pénibles labeurs, les veilles de bien des nuits, nous y voyons en même temps le couronnement de nos efforts constants vers le succès. Et ce n'est pas sans émotion que nous revenons ainsi aux heures bénies d'autrefois et que nous suivons les transformations qui se sont opérées autour de nous. Il existe entre le passé et le présent, l'un obscur, rempli d'ombre, l'autre plein de rayonnements, des liens de sympathie que l'on ressent plus qu'on ne les explique. Si parfois il nous semble que le cœur va nous manquer à la vue de tous ces débris, de tous ces tombeaux semés sur nos pas, il nous reste toujours en fin de compte une âpre jouissance, un bonheur secret au fond de ces amertumes.

En ce qui regarde les *Nouvelles Soirées Canadiennes*, nous sommes heureux d'avoir réussi à implanter une œuvre qui, nous l'espérons, vivra de longues années.

LOUIS H. TACHÉ.

LA STATUE DE CARTIER

A M. L. P. HÉBERT

Debout, l'air énergique ainsi qu'à la tribune
Lors de la grande lutte on le voyait jadis,
Quand sa voix exposait la brillante fortune
Que des projets nouveaux présageaient au pays.

Lui, le maître, souffrit. La haine et la rancune,
Faisant se déborder la coupe des ennuis,
Ont hâté pour Cartier la sentence commune
Et trop tôt pour nos vœux la mort nous l'avait pris.

Il revit dans ton bronze, et sa franche figure
Représente si bien ce que fut sa nature
Qu'en le voyant tantôt, la foule applaudissait.

Quand j'étais jeune encor mon cœur le chérissait.
O noble artiste, à toi qu'aujourd'hui chacun nomme
Je veux dire: " Merci, j'ai revu le grand'homme.

P. J. UBALDE BAUDRY.

Ottawa, 5 décembre 1884.

LE COMTE TOLSTOÏ

LETTRE DE PARIS

Le comte Tolstoï, romancier et réformateur.—Les quatre statues de l'illusion philosophique. — Guerre et Paix.—Anna Karénine. — L'étude de M. de Vogüé.—Les personnages de Guerre et Paix.—Le peuple russe.—Un vagabond moral.—Tableaux de batailles.—Les étiquettes de l'histoire —Les femmes de Tolstoï.

Il y a quinze mois, deux de mes amis, Monsieur et Madame B... qui occupent une grande situation dans le monde littéraire, faisaient leur tour de Russie. En arrivant à Moscou, *Notre mère aux blanches murailles*, comme l'appellent les Russes, ils reçoivent une invitation à dîner du gouverneur de la ville ; vous verrez, leur dit-on, le fameux comte Tolstoï. — Quoi ! Tolstoï, l'auteur de *Guerre et Paix*, d'*Anna Karénine*, Tolstoï le mystique, Tolstoï devenu fondateur de religion ! — Eh oui, Tolstoï lui-même. — L'invitation est acceptée, comme bien vous pensez, car Tolstoï ne se dérange guère et son nom seul excite la curiosité des plus indifférents. Il s'agissait d'un dîner privé, tous les convives se trouvaient là, en grande tenue, couverts de plaques. Tolstoï arrive en retard ; il portait un veston court, un chapeau rond, des bottes toutes crottées. On sourit, car on savait le personnage puissamment original, on le mit à table à côté de Madame B..., il oublia quelques instants ses idées nouvelles et se montra, paraît-il, éblouissant de verve et d'entrain.

Fondateur de religion, ai-je écrit plus haut ! Le mot est sans doute trop sévère et le comte Tolstoï le désavouerait ; mais en tout cas, philosophe et réformateur, car il a renoncé au démon littéraire et il ne s'occupe plus que de son âme. Presque coup sur coup, il a composé plusieurs ouvrages : *Ma confession* ; *Ma religion* ; et un *Commentaire sur l'Évangile*. Voulez-vous avoir une idée de sa *Confession* ? Elle est parfois bien éloquente, cette variation sur le vieux et navrant sanglot

de l'âme humaine : " J'ai perdu la foi de bonne heure. J'ai vécu un temps comme tout le monde, des vanités de la vie. J'ai fait de la littérature, enseignant, comme les autres, ce que je ne savais pas. Puis, le sphinx s'est mis à me poursuivre, toujours plus cruel : "devine-moi ou je te dévore." La science humaine ne m'a rien expliqué ; à mon éternelle question, la seule qui m'importe : " Pourquoi est-ce que je vis ? " la science répondait en m'apprenant d'autres choses dont je n'ai cure. Avec la science, il n'y avait qu'à se joindre au chœur des sages, Salomon, Socrate, Çakya, Monni, Shopenhauer et à répéter après eux : " la vie est un mal absurde. Je voulais me tuer. Enfin j'eus l'idée de regarder vivre l'immense majorité des hommes, ceux qui ne se livrent pas comme nous, classes soi-disant supérieures, aux spéculations de la pensée, mais qui travaillent et souffrent, qui pourtant sont tranquilles et renseignés sur le but de la vie. Je compris qu'il fallait vivre comme cette multitude, rentrer dans la foi simple...

Que va t-il sortir de là ? M. Tolstoï ne se contente pas de descendre dans l'âme du peuple, il emprunte au sectaire russe Sulaïef ses croyances, son rêve paysan, et l'explique avec un appareil théologique et scientifique qui ne la rend pas plus claire. Sulaïef voit dans l'Évangile ce qu'il renferme en réalité : un Code de morale sublime et complet à l'usage des cœurs simples, Tolstoï comprend la doctrine du Christ sur la vie comme les Saducéens, au sens de la vie collective, prolongée de générations en générations, du règne de Dieu sur cette terre par la réunion de tous les hommes dans l'assemblée des Saints. Enfin il se résume, il se complète dans son *Commentaire sur l'Évangile*, il croit avoir trouvé la loi du Christ, il s'imagine que pendant dix-huit siècles l'humanité s'est trompée et qu'il va nous le révéler. Je cherche et, à travers de belles pages, je ne trouve pas une idée originale, et je ne vois dans tout cela que les premiers balbutiements du rationalisme, le vieux rêve du nihiliste, la tradition toujours relevée depuis les origines du moyen-âge par les Vaudois, les Lollards, les Anabaptistes. C'est l'antique dispute entre

la foi et les œuvres ; décidément, comme le dit M. de Voguë qui a si merveilleusement analysé Tolstoï, le champ de la pensée humaine est bien étroit et l'on y tourne sans cesse sur soi-même.

Cet état de l'âme si étrange, c'est bien là ce qui rend notre écrivain très différent des autres grands écrivains russes : Gogol, Lermoutof, Pouchkine, Tourguenef ; aucun n'a parcouru si rapidement, si radicalement, les quatre points de la courbe fatale, les quatre statuts de l'illusion philosophique, panthéisme, nihilisme, pessimisme, mysticisme ; aucun peut-être n'a si profondément ému le peuple russe, ce *vagabond moral*, comme on l'a appelé, chez lequel les sectes religieuses se multiplient, au point qu'en 1850, un ministre déclarait estimer à neuf millions le nombre des dissidents de toute catégorie. Il fallait d'ailleurs dire un mot de Tolstoï, réformateur, car ses derniers livres nous donnent la clef de Tolstoï, littérateur. "Déjà, dans *Paix et Guerre*, dans *Anna Karénine*, qui viennent d'être traduits et publiés chez Hachette, il se fait l'apôtre de la pitié sociale, déjà plusieurs de ses personnages reviennent à la foi en se mêlant aux humbles, en vivant de leur vie, en se pénétrant de leurs vertus. Quel caractère extraordinaire que celui du pauvre Karataïef qui, malade, prisonnier, réduit à la misère, trouve le moyen de consoler le comte Pierre Besoukhov, chante et fait du courage pour tous ses compagnons d'infortune.

Cherchons maintenant à préciser le caractère de ce talent si singulier. Depuis trois mois on en parle beaucoup dans nos salons, et quelques réserves que je suis obligé de faire, il m'était impossible de ne pas signaler cette œuvre prodigieuse. Nos âmes chrétiennes peuvent se trouver offusquées de certaines pages, mais combien d'autres qui nous transportent dans le monde idéal, que de charmantes figures délicieusement pures et croyantes dans *Guerre et Paix*, comme Matacha et la princesse Marie, quelle éloquence dans les morceaux où nous voyons le prince André, le comte Pierre Besoukhov rentrer dans le sein de Dieu ! Pour tout dire,

l'auteur, à chaque instant, fait œuvre de spiritualiste inconvenient et pour moi l'impression générale de ses livres est celle d'une élévation constante vers la Divinité. Je ne sais comment, mais le nihilisme philosophique de ce très douloureux écrivain se résout pour moi en vérités morales; et son analyse aura beau me dire qu'il a l'esprit d'un chimiste anglais dans l'âme d'un bouddhiste hindou, le comte Tolstoï m'emporte sans cesse là-haut, dans l'infini, et ses négations, en passant à travers la chambre noire de mon cerveau, se métamorphosent en affirmations. Personne mieux que lui ne me fait sentir l'inanité des explications métaphysiques; ses personnages ne nous crient à chaque instant que des sottises d'école, le jargon scientifique ne comble pas les vides du cœur, et ils finissent par s'abattre aux pieds de Dieu. Que n'ont-ils commencé par là, m'objecterez-vous! Sans doute, mais il fallait expliquer l'âme russe, cette âme d'oiseau de mer, léger dans la tempête et chez lui sur l'abîme.

Tolstoï, dit M. de Vogné, dont je vais essayer de résumer l'étude à grands traits; Tolstoï se promène dans la société humaine avec une simplicité, un naturel qui semblent interdits aux écrivains de notre pays; il regarde, il écoute, il grave l'ouvrage et fixe l'écho de ce qu'il a vu et entendu; c'est pour jamais, et d'une justesse qui force notre applaudissement. Non content de rassembler les traits épars de la physionomie sociale, il les décompose jusque dans leurs derniers éléments avec je ne sais quel acharnement subtil; toujours préoccupé de savoir pour et comment un acte est produit, de démontrer le pantin, il ne le lâche plus qu'il ne l'ait mis à nu, retiré du cœur avec ses racines secrètes et déliées.

Guerre et Paix, c'est le tableau de la société russe, durant les guerres napoléoniennes de 1807 à 1815, (avant, il avait déjà donné *La France, Adolescence-Jeunesse*, les *Kosaks*, les *Trois-Morts*, *Bonheur de famille*). Le véritable héros de l'épopée, c'est la Russie dans sa lutte désespérée contre l'étranger. Les figures réelles, Alexandre, Napoléon, Montouyof, Spécausky,

tiennent presque autant de place que les figures imaginées. Le fil très sénile et très lâche de l'action romanesque sert à rattacher des chapitres d'histoire, de politique, de philosophie, empilés pêle-mêle dans cette encyclopédie du monde russe. Essayez de concevoir *les Misérables* de Victor Hugo, repris en sous-œuvre par Dickens avec son travail de termite, puis, fouillés à nouveau, par la plume froide et curieuse de Stendhal, vous aurez peut-être une idée de l'ordonnance générale du livre, de cette alliance unique entre le grand souffle épique et les infiniment petits de l'analyse. Parmi tous les phénomènes sociaux, il en est un qui éveille plus particulièrement l'attention du romancier : c'est la guerre. Tolstoï ne résout pas ce mystère. Il va sans cesse du Conseil des généraux au bivouac des soldats, interrogeant l'état moral de chacun, les raisons du commandement, celles de l'obéissance et du sacrifice ; chemin faisant, traçant des paysages, des tableaux militaires d'un relief vraiment inouï.

Dès le début du livre, par un artifice habile, il nous peint la physionomie de l'armée russe ; cette armée se tasse dans le désordre d'une retraite sur le pont de Brenau ; un des personnages du roman regarde le défilé. Je ne sais de comparable à ce chapitre que l'évocation du *Camp de Wellenstein* par Schiller, et ne puis résister à l'envie de vous reproduire un coin du tableau : " Mais les *pays*, épaule contre épaule, leurs baïonnettes s'entrechoquant, continuaient à marcher en masse compacte. En regardant au dessous de lui, le prince Wessvitsky pouvait apercevoir les petites vagues rapides et clapotantes de l'Éms, qui, courant l'une sur l'autre, se confondaient, blanches d'écume, en se brisant sous l'arche du pont. En regardant autour de lui, il voyait se succéder des vagues vivantes de soldats, semblables à celles d'en bas, des vagues de shakos recouverts de leurs fourreaux, de fusils aux longues baïonnettes, de visages aux pommettes saillantes, aux joues creuses, l'expression insouciante et fatigué de pieds en mouvement foulant les planches boueuses du pont. Parfois, un officier en manteau se frayait un passage à travers les ondes uniformes, comme un

jet de la blanche écume qui courait sur les eaux de l'Éms. Parfois, les ondes de l'infanterie entraînaient avec elles un hussard à pied, un domestique militaire, un habitant de la ville, comme de légers morceaux de bois emportés par le courant; parfois encore, un fourgon d'officier ou de compagnie, recouvert de cuir de haut en bas, voguait majestueusement, soutenu par la vague humaine comme une poutre descendant la rivière.....”

Et les batailles impériales se déroulent autour de ces trois volcans, Austerlitz, Friedland, Bowdina. Tolstoï parle de la guerre en homme qui l'a faite; il sait qu'on ne voit jamais une bataille, sa méthode est celle imaginée par Hendbei, dans le *Waterloo de la Chartreuse de Parme*; comme le jeune Fabius Del Dongo, le comte Béjoukof, égaré dans la redoute centrale de Bowdina, cherche naïvement la bataille. Le soldat, l'officier, le général même, que le romancier met en scène, ne voient jamais qu'un point du combat; mais à la façon dont quelques hommes se battent, pensent, parlent et meurent sur ce point, nous devinons tout le reste de l'action et de quel côté penche la victoire.

L'écrivain peint avec une amère ironie les conseils de guerre, ces Babels de langue et d'opinion. Un seul homme a ses sympathies, comme général, c'est Koutouyow, sait-on pourquoi? Idée bien russe! parce qu'il ne commandait pas, ne regardait pas les événements et dormait au Conseil, s'en remettant de l'indue à la fatalité. La fatalité, voilà le grand mot lâché! là se résume tout: la philosophie militaire de Tolstoï; l'action des chefs est vaine et nulle, tout dépend de l'action du soldat, de l'élan imprévu qui soulève, à certaines heures, cette collection d'âmes en équilibre instable, une armée. Il ne croit pas à la stratégie; foin de la tactique! Le génie militaire de Napoléon I^{er} ne tranche rien, il ne voit que le vent du hasard, soufflant la victoire ou la défaite. “Le cœur des rois, dira-t-il, est dans la main de Dieu; les rois sont les esclaves de l'histoire; les prétendus grands hommes sont les étiquettes de l'histoire; ils donnent leurs noms aux évène-

ments, sans même avoir, comme les étiquettes, le moindre lien avec le fait lui-même : aucun des actes de leur soi-disant libre arbitre n'est un acte volontaire; il est lié *a priori* à la marche générale de l'histoire et de l'humanité, et sa place y est fixée d'avance de toute éternité..." · Hasard ! fatalité ! Ne sont-ce pas là les sobriquets ordinaires de la Providence ? Et qu'est-ce que cette force innommée, vague, indéfinie, qui n'explique rien en somme, lorsqu'on ne la rattache pas à Dieu ? Je préfère la théorie de Caelyle qui, dans son livre *Ou Hvoy*, fait l'apothéose des hommes de génie, ces envoyés d'en haut, qui tiennent le gouvernail de l'humanité pour le compte de la Providence et sans lesquels l'histoire n'existerait vraiment pas un instant.

Après la guerre, ce que Tolstoï étudie avec le plus de passion et de bonheur, c'est l'intrigue des hautes sphères de la société, et de leur centre de gravitation, la Cour. Comme les différences de races et de pays s'effacent à mesure qu'on s'élève, ici, le romancier ne crée plus seulement des types russes, il crée des types humains universels et éternels. Depuis Saint-Simon, nul n'a aussi bien démontré la mécanique de la Cour; d'ailleurs, il est dans son élément natal, il a vu et pratiqué la Cour comme l'armée; il parle de ses pairs avec leur langage, leur éducation. Entrez dans le salon de la vieille dame d'honneur, Anna Shérez; écoutez les popotages des émigrés, les jugements sur Bonaparte, les manœuvres des courtisans; asseyez-vous à la table de Sperausky, dans l'intérieur de l'homme d'Etat "*qui rit comme on rit sur la scène*;" suivez la trace du souverain dans les bals; approchez-vous du lit de mort du vieux comte Bezouclou, regardez la tragédie qui se joue sous les masques de l'étiquette; la querelle des bas intérêts autour de ce mourant, l'agitateur de toutes les âmes; ici, le sinistre, comme ailleurs, le sublime, emprunte une énergie sans pareille à la sincérité, la simplicité du tableau.

Un autre phénomène que l'auteur a finement observé, c'est l'influence du milieu sur l'homme; il se plaît à plonger suc-

cessivement un de ses personnages dans des atmosphères diverses, celles du régiment, de la campagne, du grand monde; et à nous montrer les mutations morales correspondantes, quand le personnage, après avoir agi un certain temps sous l'empire de pensées ou de passions étrangères est resaisi, baigné par son milieu habituel, ses points de vue sur toutes choses changent aussitôt. Suivez le jeune Nicolas Restcow, revenant de l'armée au foyer de la famille, et retournant à son escadron de hussard; ce n'est plus le même homme; il a deux âmes de rechange; dans la voiture de poste qui le ramène à Moscou ou qui l'en éloigne, nous le voyons vivement déponiller ou reprendre l'âme de sa profession.

Les femmes de Tolstoï sont proches parentes des héroïnes de Tourguenef, traitées avec moins de grâce, connues peut-être avec plus de profondeur. Deux figures se détachent de l'ensemble: d'abord Marie Bolkowky, la fille pieuse, dévouée à adoucir la vieillesse d'un père acariâtre; apparition touchante, angélique comme une silhouette de peintre primitif, tout autre que Natacha Bastova, l'enfant vibrante et séduisante, aimée de tous, éprise de plusieurs, et qui traverse toute cette œuvre sévère, laissant derrière elle un parfum d'amour. Elle est bonne, droite, sincère, mais esclave de sa sensibilité, fiancée au prince André, le seul homme qu'elle aime véritablement. Natacha s'affole d'un engouement fatal pour ce mauvais sujet de Keuraguine; désabusée à temps, elle retrouve André mourant de ses blessures et le soigne avec un morne désespoir. Après la mort d'André, elle finit par épouser le brave Pierre qui l'aime en secret. Tolstoï ne cherche pas le romanesque; les tergiversations de la jeune fille aboutissent en dernier ressort au bonheur conjugal, aux joies solides du foyer; l'écrivain leur consacre de longues pages, il a le culte de la famille, des affections légitimes, et à ce titre, il analyse, d'une plume expérimentée, mais avec un dégoût visible, les manèges de la haute coquetterie dans les salons de Saint-Petersbourg. On peut dire d'ailleurs, et c'est ma principale critique, qu'il a oublié cette réponse d'un italien désabusé auquel on repro-

chait d'avoir trahi ses sentiments libéraux : "j'avais vu les grands, mais je n'avais pas encore vu les petits."

Je causais l'autre jour de Tolstoï avec M. de Voguë et lui exprimais cette opinion, qu'en somme, je préférerais Tourguenef : "Oui, fit-il, Tourguenef est plus français, plus artiste, plus court, mais Tolstoï est plus grand ; je suis si asservi à l'impérieuse domination de son talent, que je le lis comme je lis Shakespeare ou Molière."

C'est trop, peut-être, mais M. de Voguë connaît le russe comme le français et il peut bien mieux que nous, apprécier cette littérature si originale. Et si vous voulez savoir de quel poids est son jugement, je vous apporterai l'opinion de M. Pailleron : "Parmi les jeunes écrivains de trente-cinq à quarante ans, de Voguë et Anatole France sont les deux plus brillants ; de Voguë a un style à lui, les livres et les articles qu'il a publiés chez Calmann Lévy, à la *Revue des Deux-Mondes*, nous ont révélé le monde russe ; bientôt il sera mûr pour l'Académie Française."

V. DU BLED.

LE PAYSAN

Le paysan, qui voit l'hiver
S'abattre comme un blanc fantôme,
Au premier froid qui glace l'air,
S'enferme sous son toit de chaume.

Et là, content si sa moisson
Au fond de son grenier abonde,
Il chante son humble chanson
Dans un oubli complet du monde.

Le laboureur n'est pas méchant ;
L'air qu'il respire rend honnête.
Il sait qu'aux bornes de son champ
Le désir qu'il poursuit s'arrête.

Voyant son vieux réduit bien clos
Et du feu dans sa cheminée,
Pour lui l'hiver c'est le repos,
Le repos après la journée.

Sans regarder quel temps il fait,
Par la vitre de sa chaumière,
Le jour il s'assied satisfait,
Le soir, il s'endort sans lumière.

Le givre, en ruban festonné,
Au bord du toit çoud ses dentelles ;
Mais un matin, tout étonné,
Il entend un chant d'hirondelles.

Alors, sachant qu'il plaît à Dieu
Que la saison d'or soit éclosé,
Pour saluer l'horizon bleu
Il entr'ouvre sa porte close.

Il neige encore sur le chemin ;
Mais déjà, dans sa joie extrême,
Il bénit le ciel qui demain,
Rendra fécond le sol qu'il aime.

EUDORE EVANTUREL.

LA PÊCHE AUX MARSOUINS

A vingt-cinq lieues environ au-dessous de Québec, de Saint-Jean Port-Joli à la Pointe à l'Original, le Saint-Laurent pousse une pointe dans les terres et sa rive droite s'arrondit en une charmante baie, au fond de laquelle se trouve l'embouchure de la rivière Ouelle. Certes, c'est assez son habitude de dessiner tout le long de son cours des baies charmantes, de découper des îles, de se transformer en lacs, de bondir en tumultueux rapides, de se précipiter en cascades, de s'entourer de paysages de luxe et autres fantaisies qui, du Niagara et des Mille-Iles jusqu'au Saguenay, font tour à tour du fleuve-roi, un acrobate ou un artiste. Mais c'est peut-être là, entre la baie Sainte-Anne et la Baie Saint-Paul qu'il a le plus de grandeur et de majesté. Nulle part aussi, entre sa rive bleuisante et montagneuse du Nord et ses bords fertiles et plats que limitent au Sud les premiers contre-forts des Alléghanys, de la pointe du petit Cap à l'Original, on ne jouit d'un plus magnifique point de vue.

Quoiqu'il soit encore à plus de 180 lieues du golfe, il atteint déjà une largeur d'une dizaine de lieues et ses eaux que la marée refoule bien au delà de Québec, jusqu'au pied du Lac Saint-Pierre, se mêlent à la mer et deviennent salées. Grâce à cette circonstance, sans doute, c'est également à cet endroit que le Saint-Laurent est le plus poissonneux.

Au printemps, les esturgeons, les achigans, les brochets, les saumons, les aloses, les anguilles curieuses que l'on prend par centaines de mille dans des rasses, descendent des lacs et des rivières d'en haut pour s'engraisser à la mer et acquérir ce goût fin qui leur vaudra plus tard tous les compliments des connaisseurs, pendant que du golfe et des profondeurs de l'Océan montent, harengs, morues, maquereaux,

bars, flétans et sardines, pressés en bancs immenses, innombrables, et viennent, poussés par une loi mystérieuse de la nature, déposer leur frai au milieu de ces flots adoucis et plus propices. Toutes les espèces fluviales et marines réunies se rencontrent là comme si elles s'y étaient donné rendez-vous.

Les capelans, particulièrement y arrivent par myriades. Pareils aux nuées de sauterelles sur la terre, ils obscurcissent la transparence des eaux. Ils pénètrent partout et se distribuent par couches épaisses dans toutes les rivières, ruisseaux et ruisselets qui en sont obstrués à plusieurs kilomètres dans les terres.

Et alors, pendez-vous, Marseillais et Gascons. Dans ces ruisseaux il n'y a plus d'eau !

Tout poisson !!!

Heureusement les cultivateurs en quête d'engrais s'approchent et, puisant tout naïvement à pleines mains, pratiquent des éclaircies au profit de leurs sillons de pommes de terre.

Mais qu'importe ce menu et fourmillant fretin !

Troublant la surface tranquille et polie du fleuve, quels sont ces colosses qui soufflent au loin, ondulent et cabriolent, précédés de jets d'eau semblables à celui du jardin des fuileries. Ils surgissent de toute part, entourant les steamers, et presque aussi gros qu'eux, paraissent vouloir les piloter jusqu'à Québec ?

Ce sont des troupes de mammifères, loups marins, phoques, marsouins et baleinaux lancés à la poursuite de leur déjeuner et qui, à l'instar du cultivateur riverain, pratiquent avec leurs mâchoires puissantes des éclaircies dans le fretin qui fuit devant eux. C'est ainsi que dans la création

toute entière, toujours les gros mangent les petits. Mais un sort également funeste attend les gros à leur tour.

Aussitôt que la débâcle a dégarni les *battures* des glaces de l'hiver, les pêcheurs de la contrée rétablissent chaque année les pêcheries à Marsouins. Ces pêcheries n'exigent pas d'autre soin que le choix d'un emplacement favorable; elles sont formées tout simplement, de hautes perches enfoncées plus ou moins solidement, et disposées sur une ligne demi-circulaire dont une extrémité seulement rejoint le rivage à marée haute.

Nonchalants et repus, les marsouins, éclatants de blancheur, s'approchent en se jouant à fleur d'eau et viennent, par l'espace laissé libre, s'ébattre dans la pêcherie. Et les petits capelans, plus nombreux sur les bords, sont victimes de nouvelles gloutonneries.

Cependant le temps s'écoule. Insensiblement les eaux se sont retirées; maintenant la ligne de perches rejoint le rivage par ses deux bouts. Tout penauds, longeant le demi-cercle de cette ligne qui s'élève de plus en plus et dont l'ombre dans l'eau les épouvante et les tient à distance, dix, quinze, vingt, trente marsouins et souvent davantage, sont enfermés. A pied ou dans de légères barques, munis des engins nécessaires, il ne reste plus aux pêcheurs qu'à s'en emparer. La chose n'est pas facile et c'est à ce moment que se déploient leur expérience et leur habileté.

Pourtant il n'y a pas à craindre de la part de ces captifs les bonds impétueux que l'on pourrait imaginer; pas de tentatives non plus pour franchir les perches; quoiqu'assez espacées et sans être repliées entre elles, ce frêle rempart suffit à les éloigner. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun de ces monstres qui mesurent de quinze à vingt-cinq pieds de long et dont le poids atteint jusqu'à mille kilos, ait été assez audacieux pour passer au travers. Ils préfèrent ruser, immobiles entre deux eaux en se dissimulant à demi cachés dans les fondrières,

tâchant de gagner du temps et n'attendant leur salut que de la marée prochaine qui leur permettra de regagner le large.

La peau du marsouin fournit un cuir très estimé ; on s'attache, en conséquence, à ne pas la trouver inutilement et à ne frapper qu'à la tête, près des ouïes qui sont la partie vulnérable. Il y a quelque danger à attaquer cet amphibie. Malheur à l'imprudent qui l'aborde par le flanc ; même lorsqu'il est à sec, sa force est telle, que, se soulevant brusquement, il peut d'un coup de sa queue fourchue balayer plusieurs hommes et les lancer au loin. Malgré l'adresse et la précision dont font preuve les pêcheurs canadiens, la poursuite dure longtemps et si le flot vient à remonter, c'est le marsouin qui triomphe. Mais le plus souvent il succombe, et finalement ligotté par une solide amarre sous les ailerons, épuisé par ses efforts et la perte de son sang, il se voit ignominieusement traîné par un cheval sur le sable de la grève où il achève d'expirer.

Cette lutte corps à corps entre l'homme et ces géants des mers est très émouvante et constitue le plus original et le plus curieux spectacle qui se puisse voir.

FOURSIN-ESCANDE.

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la vie humaine en deux époques : l'une pendant laquelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pendant laquelle on doit regarder au-dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue traversée, il tient ses regards attachés sur le rivage qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon ; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir chéri, il tourne ses yeux en avant, et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages : on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repaire et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qui comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent ; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu ? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience ?

Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour ; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant ! en avant toujours ! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se multiplient ; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée ; la vie est une suite de combats ; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience, si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles ! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher ? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade ? Quand la chaleur vous accable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent ? Et l'hiver,

avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes ; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère ? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps ?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné ; ses membres, que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarreau de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glissant ses mains nues sur le cuivre ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essuyer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance ; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui ; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main ; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné. A son âge, on n'a plus le temps de recommencer ; c'est pourquoi vous le voyez, aujourd'hui, abaissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard ! la misère l'a bien changé ; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissaient d'abord si amères ; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au-dessous de vous, vous y trouverez une comparaison consolante ; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vue vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus,

et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce château; la maladie dévore cette homme riche; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le ronge et le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

MADAGASCAR

Si l'on voit la situation se simplifier au Tonkin, par l'attitude conciliante de la Chine, et la cessation des intrigues des autres puissances, qui entretenaient clandestinement le conflit, la perspective s'assombrit de plus en plus pour ce qui concerne Madagascar. Le théâtre des opérations tout en étant plus limité chez les Hovas, présente tout de même des embarras et des obstacles tout aussi compliqués pour le moins que ceux qui ont appelé les Français chez les Célestes ; ces derniers qui demandent la paix un jour, et se précipitent traîtreusement le lendemain sur les troupes françaises, pourraient bien voir avant longtemps le drapeau tricolore flotter sur les pagodes de Pékin.

Madagascar, comme toutes les colonies françaises, a subi les vicissitudes de la grande partie des possessions de notre ancienne mère-patrie. Elle a compté des jours prospères, quand des hommes d'Etat comme les Richelieu, les Colbert, les Vergennes, les Turgot tenaient le timon des affaires ; de même qu'elle a eu de mauvais jours, lorsque des ministres ineptes discontinuaient les efforts de leurs prédécesseurs, et négligeaient de consolider des droits acquis, de fortifier des établissements importants. Ici, comme ailleurs, les Anglais, ces avides accapareurs de presque toutes les colonies étrangères, assiégèrent et prirent Madagascar pour la rendre ensuite, quand le gouvernement français en réclama énergiquement la restitution.

Avant aujourd'hui, cette île était d'une importance capitale, comme station de ravitaillement et comme position stratégique, dans le cas de difficultés survenues entre les puissances qui auraient eu des possessions dans l'Inde ou en Océanie. La seule voie praticable alors obligeait tous les vaisseaux de passer en vue de l'île.

De nos jours, Madagascar a certainement beaucoup perdu de son prestige au point de vue militaire; ensuite, le percement de l'isthme de Suez, lui ôte une partie de son utilité comme station d'escale, parce que, les navires n'étant plus obligés, comme autrefois, de doubler le cap de Bonne-Espérance pour se rendre dans l'océan Indien, il est incontestable que Madagascar n'offre plus les avantages précieux qui la faisaient convoiter par tous les diplomates des siècles passés. Néanmoins, sa position qui lui facilite un commerce avantageux avec la colonie du Cap et l'île Bourbon, lui donne encore une importance très appréciable. Elle renferme des richesses abondantes et de grande valeur, qui présentent toutefois des difficultés d'exploitation presque insurmontables.

Les endroits où l'on pourrait trouver de l'or en assez grande quantité, sont situés bien avant dans l'intérieur du pays, par conséquent l'exploitation des mines nécessiterait des capitaux considérables pour donner, assez sûrement, un rendement très problématique; encore qu'il y eût possibilité de faire des profits dans différentes branches de commerce, l'insalubrité du climat, à plusieurs endroits, sera toujours un empêchement considérable à l'établissement de ceux qui voudraient tirer parti de ces ressources inexploitées.

Les premiers qui abordèrent à Madagascar, furent les Portugais; une flotte considérable, chargée des richesses des colonies, fut à son retour des Indes jetée sur l'île, en l'année 1506. Le commandant Fernan Suarez, après avoir réparé les avaries survenues à ses bâtiments, quitta cette place pour retourner à Lisbonne; il n'avait eu que très peu de loisir pour fréquenter les naturels durant le court espace de temps qu'il avait demeuré avec eux.

Il est certain qu'à leur arrivée au pays, les marins ne manquèrent pas de parler de leur découverte, car dans la même année, les Portugais revenaient en ce lieu, afin de profiter, là comme partout, ailleurs, de l'ignorance des habitants pour en passer des articles inférieurs contre les objets précieux

que ceux-ci possédaient. Leurs premiers rapports avec les indigènes consistèrent à offrir des produits corrompus et altérés, en échange de vivres sains et abondants. Les sauvages, n'ayant pu s'accomoder d'un semblable trafic, devinrent de plus en plus intraitables, à mesure que le séjour des Portugais se prolongeait dans leur île, et finalement ceux-ci durent laisser la côte et aller poursuivre ailleurs un commerce si odieusement commencé et si justement interrompu.

Des pêcheurs normands, vers la même époque, tentèrent aussi des rapprochements avec les Malgaches; mais oubliant leur probité traditionnelle, ils mirent tant de mauvaise foi et de subtilité dans leur conduite qu'ils furent obligés d'aller vers une autre direction, comme avaient fait leurs prédécesseurs lorsqu'ils voulurent tenter fortune sur cette nouvelle terre.

Il nous paraît étrange de voir de quelle nature furent les premières relations des Européens avec les contrées qu'ils découvrirent. Partout, la cupidité brutale, les rançons exigées au haut de l'épée, les cruautés inconnues des barbares mêmes, accompagnèrent les premiers découvreurs dans les cinq parties du monde. Cortez brûlant Guatismozin pour le contraindre à révéler l'endroit où étaient cachés ses trésors; Pizarre assemblant les Péruviens pour une conférence et les mitraillant sans merci, afin d'en avoir plutôt fait d'eux; et Albuquerque qui, pour répondre à la sommation insensée d'un radjah, reçoit les envoyés de ce dernier à coup de grenades, en disant avec plus de forfanterie que d'humanité: "Voilà la monnaie avec laquelle mon maître paie ordinairement ses tributs."

Si cette loi de la force brutale eût toujours été suivie à l'égard des sauvages, qui voyaient pour la première fois des hommes barbus, qu'en fût-il résulté? Il est facile de dire que, si cette extermination se fût poursuivie, un second continent n'aurait ni les mêmes coutumes, ni les mêmes mœurs que l'autre. La civilisation annoncée de cette incroyable ma-

nière, n'eût jamais adouci les farouches enfants des bois au point de leur faire respecter les lois de Dieu, ainsi que les usages conventionnels qui sont établis pour sauvegarder la société.

Heureusement que sur les pas de ces hommes qui étaient uniquement mus par l'insatiable soif de l'or, venaient des hommes désintéressés, apportant la paix et la civilisation, sans autres armes qu'un crucifix, sans autre ambition que l'agrandissement de la chrétienté ; un saint François-Xavier enseignait aux Indiens les mystères d'un Dieu plus clément et moins grotesque que Vichnou et Brahma ; un Joseph Anchieta proclamait, dans les brûlants pampas de l'Amérique du Sud, la religion du Christ, à ceux-là qui avaient toujours fléchi le genou devant le dieu Soleil. Les peuplades s'accoutumèrent à ces messagers qui apportaient la civilisation en prêchant l'humanité, et si les Européens purent s'aventurer partout sans avoir à craindre de représailles, c'est parce que l'œuvre civilisatrice des missionnaires fut toujours plus puissante que les mauvaises dispositions des conquérants.

A la suite des tentatives infructueuses des Normands et des Portugais, les Français arrivent enfin dans l'île, plus d'un siècle après sa découverte par Fernan Suarez. Richelieu, toujours soucieux de la grandeur et de la prospérité de la France, tant au dehors qu'au dedans, avait accordé à la *Société de l'Orient* des lettres-patentes, qui furent confirmées par Louis XIV, en 1643. Toutes les visées de Richelieu tendaient à établir, dans les Indes, une puissance qui fût capable de contrebalancer celle des Anglais déjà passablement considérable en Asie.

Ces derniers étaient bien loin d'avoir le riche pays qu'ils possèdent maintenant dans l'océan Indien ; sur les côtes du Malabar, Surate et Bombay, et au fond de la baie du Bengale, ils avaient Calcutta et quelques autres dépendances, d'une valeur tout à fait insignifiantes ; ces quelques établissements formaient toute la somme des possessions colossales

que les Anglais possèdent aujourd'hui dans cette riche contrée. On sait que les colonies françaises des Indes ne passèrent au pouvoir des Anglais qu'en 1761, alors que le colonel Clive et l'amiral Saunders ramenaient la fortune qui avait si longtemps fui les armes anglaises dans ce pays.

Comment les Anglais ne fussent-ils pas arrivés à posséder ces vastes territoires, lorsque Louis XV cédait lâchement chaque fois que ceux-ci inventaient de nouvelles prétentions ? Tous les caprices des insulaires étaient littéralement contents, même quand les Français gagnaient les batailles de Fontenoi, de Laufeld et de Beyopzom. Pendant qu'on était victorieux en Europe, La Bourdonnais, marin aussi habile que les Duquesne et les Bart, enlevait Madras aux Anglais, après leur avoir dispersé une flotte trois fois plus considérable que la sienne, sous le commandement de l'amiral Barnete. Mais, une fois sa victoire assurée, La Bourdonnais reçoit du Ministère un ordre qui lui *défend de garder aucune des places dont il pourrait s'emparer dans l'Inde*. Avec de pareils ordres et un pareil roi, la France ne pouvait pas faire autrement que de voir ses voisins lui enlever successivement toutes ses conquêtes.

Les pouvoirs de la *Société de l'Orient* étaient de tout avantage pour les membres de cette création ; la concession des îles adjacentes et le droit exclusif du commerce pendant dix années. Malgré ces avantages incalculables, la Compagnie n'ayant pas su tirer parti de semblables privilèges, vit ses droits périlcliter par la mal administration des affaires, et elle finit par s'effondrer dans la banqueroute, comme presque toutes les corporations de ce genre.

L'année même que la Compagnie reçut ses lettres-patentes, Pronis et Fouquembourg, deux de ses agents, partis avec une dizaine d'hommes, parvinrent à s'emparer de quelques points de l'île. Quelques jours après, ils recevaient un renfort, capable de leur faire commencer à chercher une position convenable. Le premier endroit où il demeurèrent était un

lieu insalubre, chose qui les força de chercher ailleurs une place exempte de la fièvre, qui est presque toujours fatale dans ces climats excessivement chauds et insupportables aux Européens. Forcés de quitter leur premier établissement à Tholangare, ils construisirent le fort Dauphin, à l'extrémité sud de l'île. Pronis, mauvais administrateur, dilapida une partie des deniers de la Compagnie, seulement quelque temp après son arrivée. De plus, ses compagnons irritèrent si gravement les naturels que ceux-ci devinrent furieux contre les Français. Les premières relations, qui avaient été des plus amicales avec les Malgaches, furent brusquement interrompues sur ces entrefaites, surtout parce que Pronis sembla approuver l'arrogance de ses marins, vis-à-vis des naturels ; et toutes les espérances que la Compagnie avait entretenues, furent complètement déçues, bien que le talent du gouverneur eût fait présager des résultats plus satisfaisants que l'effondrement complet de cette entreprise.

Ses compagnons, mécontents de son administration et ayant contre lui des griefs sérieux, se mutinèrent et tinrent leur chef emprisonné durant six mois, quand il fut délivré par des secours inopinément survenus.

Plusieurs des mutins furent traités d'une manière barbare en expiation de leur révolte, et le gouverneur une fois libéré, parvint à reconquérir l'autorité dont il avait si durement abusé. Non-seulement il accabla de punitions atroces ceux qui l'avaient sequestré, mais il s'empara en même temps de plusieurs sauvages, et les vendit ensuite au gouverneur hollandais de l'île Maurice. Une semblable trahison souleva toute la population du littoral, et les établissements, peu après ce trafic condamnable, furent subitement bloqués.

Par une coïncidence des plus heureuses, Flacourt, à ce moment (1648), arrivait au secours des assiégés avec des munitions et un renfort suffisant pour disperser les mécontents qui menaçaient de détruire tout ce qu'il y avait dans l'île. Il aurait été de sage politique, en cette occasion, de rétablir

l'ordre par des moyens pacifiques, afin de gagner l'affection et la confiance des naturels, mais, malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Flacourt usa de violentes représailles contre tous ceux qu'il put saisir. Néanmoins, son énergie et son habileté, qu'il employa à guerroyer contre les Hovas, lui firent conquérir une très grande partie de l'île, durant les quelques années qu'il pût posséder les choses utiles à ses exploits. Mais comme ses demandes ne furent pas toujours écoutées de la métropole, cela nuisit grandement à la conservation de ses conquêtes. S'il eût pu continuer ses guerres quelque temps encore, avec autant de succès qu'il en rencontra au début de ses entreprises, il aurait, sans doute, puissamment affermi l'influence française dans cette contrée lointaine; mais les troubles qui agitaient la France à cette époque, lui suscitèrent tant d'embarras qu'il dut revenir au pays, après avoir passé trois ou quatre ans dans une gêne difficile à décrire.

A son arrivée en France, il comptait bien obtenir les hommes et l'argent nécessaires pour garder les territoires qu'il possédait, mais ses démarches rencontrèrent des difficultés telles, qu'il abandonna l'idée d'aller planter de nouveau le drapeau fleurdelisé, sur ces établissements qui rapportaient plus de gloire que d'écus.

L'échéance de droit de la Compagnie et la nomination d'un homme peu intéressé dans les progrès d'une colonie, qui causait beaucoup de trouble sans donner rien d'appréciable au point de vue commercial, firent abandonner pour assez longtemps les projets mirobolants, conçus en faveur de cette "France orientale," comme on appelait alors cette île si peu connue.

Mazarin, trop préoccupé par les troubles de la Fronde, ne put tenter, de son temps, de nouveaux essais de colonisation; mais un des commis du subtil Cardinal, en arrivant à la tête des affaires, devait essayer de ressaisir les avantages qu'on avait si complaisamment abandonnés à une nation tra-

cassière. Colbert, le grand ministre, *qui aurait été sauvé deux fois, s'il eût fait pour Dieu ce qu'il avait fait pour le roi*, allait continuer avec un redoublement de vigueur, la politique coloniale, constamment suivie par ses prédécesseurs Sully et Richelieu.

Louis XIV, génie aussi fécond et aussi pratique que son infatigable ministre, encouragea d'une manière toute spéciale les plans de ce dernier et conféra des pouvoirs, à discrétion presque, à la *Compagnie des Indes Orientales*. Madagascar prend alors le nom de "France Orientale," comme on l'avait appelée bien avant cette date. Néanmoins, on sait que le mode de coloniser des Anglais et des Hollandais n'était pas compris en France, même par un homme supérieur comme l'était Colbert. Les Anglais et les Hollandais non-seulement s'établissaient en Asie pour commercer, mais ils comptaient pouvoir se fixer dans cette seconde patrie, quand ils le pourraient, et finir par y demeurer toujours. C'était là l'usage général, excepté pour les Français.

Les Français fondèrent toujours des établissements tout exprès pour trafiquer, mais sans entretenir pour un instant l'idée d'abandonner pour toujours la métropole, lorsqu'ils auraient fait fortune, ou qu'ils se seraient acquis une aisance relative. Le principe de rapatriement était comme un ordre irrévocable, donné aux marins et aux marchands qui laissaient Marseille ou Dieppe. Colbert regarda toujours les colonies comme des succursales de commerce, des comptoirs soumis directement à la métropole, laquelle devait toujours conserver son autorité maternelle sur ses rejetons. Voici comment le grand ministre de Louis XIV entendait coloniser : "Il ne faut pas, disait-il, qu'il se constitue aux colonies une civilisation constante. Il ne faut pas que les colons perdent de vue qu'ils sont Français et qu'ils doivent un jour revenir en la France."

Ce n'est certainement pas en faisant voir au colon que son séjour en dehors de la mère-patrie ne devait être que limité,

temporaire, que l'Angleterre est parvenue à avoir des possessions assez vastes pour que le soleil luise toujours sur elles.

Colbert commença vers 1664 à vouloir créer de nouveaux établissements dans cette France chimérique. La *société des Indes orientales*, subventionnée même par le roi, allait commencer ses voyages sous les plus heureux auspices : le fonds total de l'entreprise s'élevait à quinze millions de livres, et une prime de 50 francs par tonneau à l'exportation, de 75 francs à l'importation, était accordée à tout navire équipé et chargé en France.

Toutes ces conditions une fois nettement tranchées, un premier convoi se dirigea vers Madagascar, emportant tous les souhaits de la nation. La Compagnie avait pris pour devise : *Floreto quocumque ferar* " je serai florissante partout où j'irai." Tout semblait concourir pour vérifier si bien cette devise, qu'il était impossible de ne pas croire à la réussite de cette patriotique conception.

La Compagnie établit d'abord ses chantiers et ses magasins, et quelques temps après on commença à bâtir la petite ville de Lorient. Plus tard, encouragés par le succès de leurs armes et l'ambition de leurs marchands, les Français s'aventurèrent plus loin, dans l'océan Indien ; l'on vit en quelques années, Bender-Abassi, Masulipatam, Pondichéry et Bantouam devenir de riches entrepôts, appartenant au commerce français et possessions de Sa Majesté, le roi Très-chrétien.

Comme la colonie était prospère et semblait s'agrandir de jour en jour, on résolut de prendre solennellement possession de l'île une troisième fois. L'amiral LaHaye déclara en 1670, au milieu d'une pompe vraiment orientale, Madagascar, possession française et le drapeau de la Compagnie apparaissait sur toutes les places occupées à cette époque.

Parmi les pouvoirs extraordinaires accordés à l'amiral La Haye, nous appuierons spécialement sur ceux-ci : L'amiral

La Haye est nommé gouverneur-général et vice-roi, avec pouvoir d'exercer la justice souveraine sur tous les colons, même sur les ecclésiastiques. Dans les relations de voyage, on ne mentionne pas qu'il y ait eu des religieux dans l'île à cette date, et pourtant ces paroles portent à croire qu'il y en avait ; tout de même, on pouvait bien parler en prévision qu'il s'y en rendrait un jour. Somme toute, parlant au présent ou au futur, voilà certainement des paroles qui placent l'autorité civile au-dessus de l'autorité religieuse.

Au Canada, nous voyons qu'il était de pratique, qu'un supérieur ecclésiastique, quelquefois même trois ou quatre, fissent partie du Conseil de la colonie. Le supérieur des jésuites a siégé au Conseil jusqu'en 1659 à peu près. Monseigneur Laval qui remplaça ce dernier fut loin de ne pas maintenir le prestige de l'autorité religieuse, tant qu'il vécut. De plus, l'autorité religieuse fut si étroitement liée à l'administration civile au Canada, qu'on rencontre des actes de concession signés : Mézy et Laval. Voilà donc deux pouvoirs individuels, aux attributions différentes, mais fonctionnant de concert, quelles que soient les affaires de la colonie. Ici, les droits des ecclésiastiques vont toujours de pair avec ceux du gouverneur et l'on voit assez souvent qu'ils les outrepassent. Si donc un gouverneur a reçu ordre d'exercer juridiction sur les religieux, ce ne peut être que le roi l'autorisât à agir ainsi, surtout quand cet homme a dit : *L'Etat, c'est moi!* Je trouve donc étrange qu'on ait pu faire un pareil contrat, sous le règne d'un monarque qui fut toujours d'une soumission et d'une déférence remarquables, lorsqu'il s'agissait de traiter des intérêts de l'Eglise.

En dépit des subventions réitérées de Louis XIV, la Compagnie ne put accomplir que médiocrement, une très petite partie des projets qu'on avait élaborés au moment de sa fondation. Le choix d'un homme malhabile, peu versé dans la conduite des grandes affaires, ne causa que des déboires à Colbert, qui avait cru jeter les yeux sur un homme capable d'exercer sagement les fonctions d'une si importante charge.

On vit toutes les calamités possibles venir fondre sur la colonie, après une succession de gouverneurs incapables et peu intéressés à l'avancement de l'île. Les agents de leur côté commettaient des fautes graves, étaient peu attentifs à leur devoir et finissaient presque uniformément par s'approprier une partie des fonds de la société. La ruine complète des établissements ne pouvait manquer d'arriver assez promptement avec une pareille organisation. Sous l'administration du gouverneur La Bretasche, en 1672, les naturels depuis longtemps tyrannisés, massacrèrent tous les Français qui s'étaient rendus au Fort Dauphin, pour entendre la messe de minuit.

Quoiqu'ils méritassent un châtiment exemplaire pour leur cruauté, ce n'était certes pas un temps propice pour exiger des réparations d'une petite colonie lointaine comme Madagascar, dans la glorieuse année du Passage du Rhin. Boileau s'écriait bien quelque temps après, en habile courtisan :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Mais il ne songeait pas à signaler à son idole les compatriotes, si inhumainement égorgés pour le service de Sa Majesté, sur cette terre inhospitalière. Les jours glorieux n'allaient pas toujours durer ; la conquête de la Hollande qui paraissait si certaine au début des opérations, devenait de plus en plus difficile avec le temps, et les complications qui devaient résulter de cette lutte avec le petit peuple-batave, allaient liguier l'Europe entière contre les Bambous. L'histoire nous montre que bien plus d'une fois, toutes les puissances d'Europe sont venues s'abattre sur notre ancienne mère-patrie, mais elle a repoussé presque toujours victorieusement les hordes faméliques qui envahissaient son territoire.

Dans ces alternatives de succès et d'échecs, on pouvait difficilement s'occuper de la petite guerre qui se faisait au bout du continent africain. Néanmoins, malgré les mauvais jours de la fin de ce règne illustre, des arrêts de conseil confir-

mèrent à plusieurs reprises les droits de la France sur Madagascar. La malhonnêteté des agents et l'indiscipline des troupes avaient beaucoup aidé à cette déconfiture générale.

Sans les revers des armes françaises en Europe, peut-être on eût pu renouer les entreprises commencées, mais, malheureusement, les choses ne le permirent pas; on perdait, encore une fois, beaucoup d'efforts, beaucoup d'argent et beaucoup de soldats, sans avoir pu établir quelque chose de stable et d'avantageux pour l'avenir. Dans l'intervalle qui s'écoula depuis le massacre au Fort Dauphin, et les nouvelles arrivées de colons, les naturels avaient eu amplement le temps de s'apaiser et d'oublier les sévices qui les avaient portés à assouvir leurs cruels instincts de vengeance. Pour une cause ou pour une autre on perdait toujours des avantages incalculables, des sommes immenses, qui ruinaient beaucoup de personnes, et avec un pareil système, qui n'avait de l'efficacité qu'à des époques intermittentes, les compagnies finissaient par délaisser les colons et renoncer à leurs privilèges.

Pendant que cet état de choses se poursuivait en France, l'Angleterre, avec une politique plus suivie, plus habile et plus énergique, finissait toujours par prendre et ensuite garder des domaines avec lesquels les autres puissances n'entretenaient que des relations très éloignées, tout à fait impropres au développement, au progrès et à la stabilité de ces propriétés. Le secret de l'Angleterre a toujours consisté à entretenir au tant que possible d'une manière active des rapports avec ses colonies, à offrir des avantages indiscutables à ceux qui voudraient en profiter, et surtout à protéger sur mer et sur terre, contre tous, le commerce de ses nationaux; avec une semblable conduite, avec une aussi sage administration, tous les pays pourraient avoir des domaines riches et étendus.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

(A continuer.)

A UNE JEUNE FILLE *

Thérèse, ce beau nom, fut porté par deux reines :
L'une à qui l'univers dresse encor des autels,
De nos biens d'ici-bas fuyant les pompes vaines,
Sut trouver pour son Dieu des accents immortels.

L'autre, aux saintes vertus alliant le génie,
Sut le glaive à la main reconquérir ses droits.
Et l'histoire a placé Thérèse de Hongrie
Au rang des vieux héros fameux par leurs exploits.

Tu n'iras pas chercher au fond d'un monastère
La paix et le bonheur que tu trouves chez toi ;
Tu ne porteras pas la couronne éphémère
De ce jouet d'un jour que l'on appelle un roi.

Si le malheur sur toi posait sa main de glace,
Puisses-tu pour lutter contre l'adversité
De l'humble carmélite avoir la foi vivace
Et de la Reine-Roi le courage indompté.

Enfant des bords heureux de la jeune Amérique,
Tu joins à la candeur de ce monde lointain
L'élégance, ce fruit de notre Europe antique,
Qui donne même au soir le charme du matin.

Les deux joyaux divins, la beauté, la jeunesse,
D'un brillant diadème orment ton front si pur,
Et l'on entend ton cœur chanter, chanter sans cesse
L'hymne des jeunes fleurs qui montent vers l'azur.

Puisse de ta vertu la douce et sainte flamme
Conserver à ton cœur un printemps éternel.
Et le bonheur toujours habiter dans ton âme,
Comme dans tes yeux bleus se reflète le ciel.

OCTAVE CRÉMAZIE.

Château de Citry, 15 octobre 18..

* Le *Paris-Canada* publie cette poésie, composée par Octave Crémazie pendant son séjour en France, quelques années avant sa mort. La pièce est absolument inédite. On la lira avec intérêt, comme tout ce qui vient de notre malheureux poète.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1884—ARRANGEMENTS D'HIVER—1885.

A partir de Décembre, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

LAISSERONT LA POINTE-LÉVIS

Pour Halifax et St-Jean - - - - - 8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup et Ste-Flavie - 11.25 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup - - - - - 5.25 P.M.

ARRIVERONT A LA POINTE-LÉVIS

De Halifax et St-Jean - - - - - 7.10 P.M.
De la Rivière-du-Loup - - - - - 1.55 P.M.
De la Rivière-du-Loup - - - - - 5.18 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,
Surintendant en Chef.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N.-B., 1er décembre 1884.



EXPOSITIONS INTERNATIONALE ET COLONIALE.

A ANVERS EN 1885—A LONDRES EN 1886.

Le gouvernement a l'intention de faire représenter le Canada à l'EXPOSITION INTERNATIONALE à Anvers s'ouvrant dans le cours de mai 1885, et aussi à l'Exposition pour les COLONIES et pour l'INDE à Londres en 1886.

Le gouvernement fera les frais du transport des produits du Canada jusqu'à Anvers et d'Anvers à Londres, comme aussi les frais de retour au Canada si les objets ne sont pas vendus.

Les objets destinés à Anvers devront être prêts pour expédition pas plus tard que la première semaine de mars prochain.

On croit que ces expositions offriront des occasions favorables de faire connaître les ressources naturelles du Canada, ainsi que ses progrès dans l'industrie et la fabrication.

Des circulaires et des formules contenant de plus amples renseignements seront envoyées à ceux qui en feront la demande par lettre adressée (franco) au ministère de l'Agriculture, Ottawa.

— Par ordre.

Ministère de l'Agriculture,
Ottawa, 19 décembre 1884.

JOHN LOWE,
Secrétaire, Ministre de l'Agriculture.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC

1884—HIVER—1885

HEURES

| DE | POUR | DÉPART | ARRIVÉE |
|----------|------------------------|------------|------------|
| Montréal | Québec | 10.15 p.m. | 8.00 a.m. |
| | | 7.00 a.m. | 6.30 p.m. |
| Québec | Montréal | 8.30 p.m. | 6.00 a.m. |
| " | " | 11.30 p.m. | 9.40 p.m. |
| Montréal | Portland | 10.15 p.m. | 12.25 p.m. |
| " | Island Pond | 3.30 p.m. | 9.20 p.m. |
| " | Portland | 7.00 a.m. | 8.30 p.m. |
| " | Toronto | 1.00 p.m. | 6.30 p.m. |
| " | " | 9.00 a.m. | 10.30 p.m. |
| " | " | 8.00 p.m. | 9.15 a.m. |
| " | " | 11.20 p.m. | 10.55 a.m. |
| " | St. Jean | 5.30 p.m. | 6.30 p.m. |
| " | " | 8.00 a.m. | 9.00 a.m. |
| " | " | 8.30 a.m. | 9.30 a.m. |
| " | " | 8.30 p.m. | 9.00 p.m. |
| " | Lake Champlain Junct'n | 1.30 p.m. | 6.50 p.m. |
| " | Sorel | 8.00 a.m. | 12.00 p.m. |
| " | " | 5.10 p.m. | 8.10 p.m. |

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUTS LES POINTS
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

Agents dans toutes les villes du Canada

J. HICKSON, *Gérant Général* | MONTRÉAL.
W. WAINWRIGHT, *Ass. Gérant* |